

À mort la morale !

UNE VIE BÂTIE SUR DU VENT

L'abattage rituel de Gorge Mastromas, la dernière pièce de Dennis Kelly, à voir au Théâtre de Poche, met en scène un richissime homme d'affaires devenu amoral par accident ou bien par opportunisme. Un miroir décoiffant tendu au spectateur pour qu'il s'y reconnaisse un peu.

Gorge Mastromas est un salaud de la pire espèce : un chef d'entreprise milliardaire, sans foi ni loi. Pourtant, la vie n'avait pas mal commencé pour lui. Quand il était enfant, il était plutôt drôle, gentil et bon camarade. D'ailleurs quand Paul, son copain de classe et star de l'école, était tombé de son piédestal et avait subi la violence acharnée du groupe, il avait pris son parti, au risque de mettre en danger son image sociale. Il a poursuivi ensuite une scolarité normale en défendant toujours le bien et la loyauté. Mais agissait-il par bonté ou par lâcheté ? La question revient comme un leitmotiv. Toujours est-il que les coups du sort auront progressivement raison de sa foi en l'humanité.

Pour Jasmina Douieb, qui monte la pièce au Théâtre de Poche, Gorge est un être bon au départ. Il croit en l'humain et veut le protéger. Mais un jour, il passe un pacte avec le diable qui lui apparaît sous les traits d'une « louve de Wall Street ». Elle l'incite à prendre le pouvoir dans son entreprise, quitte à ruiner celui qu'il considérait comme son ami et à piétiner ainsi ce qui lui restait de morale. C'est le début de son ascension sociale. Désormais sa richesse lui permet tout. Mais comme dans toute tragédie qui se respecte, la chute sera rude. Le titre annonce la mise à mort morale de ce héros, son « abattage rituel » puisqu'il se fait par le biais du théâtre.

TROIS RÈGLES D'OR

« *Le diable*, précise Jasmina Douieb, *ce n'est pas que l'ultralibéralisme, c'est aussi le culte de l'individu, de la liberté, et l'oubli du collectif, de la protection du plus faible et du lien social. Ces valeurs se perdent et cela explique beaucoup de dérives actuelles.* »

Gorge Mastromas construit en effet son empire financier sur trois règles d'or. La première est : « *Quand tu veux quelque chose, prends-le.* » L'argent permet de tout acheter, sauf peut-être l'amour. Alors, pour séduire la femme de sa vie qui lui résiste, pour trouver le chemin de son cœur, il s'invente un passé pathétique marqué par une blessure d'enfance restée béante. Cette vie qu'il se crée n'est que la mise en pratique de sa seconde règle d'or : « *La seule chose requise pour prendre ce que tu veux, c'est ta volonté absolue et ta faculté de mentir.* » Mentir devient alors sa façon d'être au monde. Il raconte son enfance dans les médias, écrit un livre sur ses prétendus malheurs et atteint les sommets de la gloire. Sa vie n'est qu'un mensonge et ses fondations ne reposent que sur du vent. Le moindre croc-en-jambe pourrait le faire

chuter. Mais il n'y pense pas, car sa troisième règle l'invite à « *ne jamais rien regretter et à assumer le fait d'être démasqué* ».

Ces trois règles lui donnent une force cynique ultra-puissante. Tout lui est permis, même le crime. Dans son univers, rien n'a de valeur, pas même sa propre vie. On pense bien évidemment à Jean-Claude Romand, ce Français qui, en 1993, avait tué sa femme, ses enfants et ses parents à qui il mentait depuis dix-huit ans. Il s'était composé une vie en leur faisant croire qu'il était médecin et chercheur.

Certains pourraient aussi être tentés de reconnaître à travers Gorge Mastromas des personnages comme Donald Trump, mais Jasmina Douieb s'y refuse. Elle ne veut pas ancrer sa mise en scène dans le monde de la finance ou de la politique, ce serait mettre le personnage à distance du spectateur. Ce qu'elle souhaite, c'est que chacun se sente concerné par la tragédie : « *Gorge nous questionne dans notre propre manque d'humanité, dans notre capacité à faire appel aux démons qui sont en nous. Ce serait trop facile de porter un jugement sur lui et de se poser en donneurs de leçons. Ce conte noir de l'amoralisme contemporain nous fait frissonner de dégoût et nous fait rire parce qu'il dévoile une partie de ce que nous sommes.* »

TRAGIQUE ET COMIQUE

La pièce pose beaucoup de questions et donne peu de réponses. « *C'est le propre d'un grand écrivain d'ouvrir des béances de questionnement et de malaise* », continue-t-elle. Qu'est-ce qui motive le choix de faire le bien ou le mal ? Comment devient-on un être amoral au point de brûler en soi toute trace de bonté ? Comment peut-on mentir aux autres et à soi-même, au point de devenir victime de ses propres mensonges ? Comment la violence peut-elle prendre possession de la vie d'un homme que rien ne prédestinait à devenir un salaud ? À chacun de répondre. Mais ces questions graves, l'auteur britannique Dennis Kelly les pose avec humour, sur le ton de la comédie.

Jasmina Douieb, que le grand public a découverte dans la série belge *La trêve* où elle jouait le rôle de la psychologue, a voulu un décor scientifico-futuriste, un peu décadent, qui donne l'impression que l'on se trouve dans un laboratoire aseptisé ou bien dans un abattoir. Les bâches en plastique créent tour à tour des effets de transparence et d'opacité dans un univers froid et glacé où s'exerce la violence. En effet, à la manière des tragédies grecques, l'intrigue est portée par un chœur qui commente l'action. Mais ici, les cinq acteurs qui le constituent apparaissent comme des scientifiques qui préparent des expériences sur un humanoïde qui leur servira de cobaye. Tels des scénaristes sadiques, ils inventent une vie à leur personnage de fiction et s'amusent à voir comment il va se débrouiller. Ce chœur est à la fois drôle et cruel.

CROIRE EN L'AVENIR

« *Il faut de grandes pointures, explique la metteuse en scène, pour jouer ces cinq rôles. L'écriture, très organique et toute en rupture de Dennis Kelly, demande du savoir-faire et de la virtuosité.* » Pour incarner le rôle de Gorge, Yasmina Douieb a choisi un acteur qu'elle connaît bien, Yohan Blanc, puisqu'il partageait avec elle l'affiche de *La trêve*. Dans les mains de ces docteurs Frankenstein, il vibre à l'unisson de ce

personnage pétri de contradictions. Car il lui aura finalement manqué peu de chose pour rester un homme bon. Peut-être aurait-il pu devenir comme ce jeune homme qu'il rencontre à la fin de la pièce : un jeune activiste qui lutte pour changer le monde ? La metteuse en scène croit en tout cas en cette jeune génération qui se lève, elle pense par exemple à ces étudiants qui défilent chaque semaine depuis le mois de janvier pour défendre le climat. Ces jeunes donnent du souffle à l'avenir. Et lorsqu'elle ira dans les classes, à la rencontre des élèves, pour aborder avec eux les thématiques qui sont au cœur du spectacle, elle voudrait leur montrer combien le monde est plus nuancé que toutes les visions manichéennes qu'on en donne. Gorge est-il un manipulateur ou bien un homme manipulé ? Un homme dont la bonté s'est noyée dans la lâcheté ou un pervers narcissique ? Un assassin ou une victime sacrifiée sur l'autel du néo-libéralisme ?

Jean BAUWIN

L'abattage rituel de Gorge Mastromas de Dennis Kelly, du 12/03 au 06/04 au Théâtre de Poche

L'ABATTOIR. Une mise à mort théâtrale de la morale.